



UN PARC EN PARTAGE. IMMERSION DANS LE VIVANT

Véronique Mure

Jours d'automne au Louvre-Lens.

Mi-temps.

Entre pluie et soleil, entre été et hiver.

Entre dehors et dedans, entre nature et culture.

Dans un Musée Parc ou un Parc Musée, c'est selon. Les deux s'entremêlent. Le bâtiment réfléchit le parc ou l'invite en son cœur par transparence, suivant que sa peau est d'aluminium poli ou de verre.

Minéral et végétal dialoguent ici à tout propos.

Tout est prétexte au corps-à-corps entre le bâti et les jardins.

Des jardins d'entre-deux.

Au-delà du musée qui s'étire à l'envi dans le paysage, les innombrables *pas japonais* inscrits en creux dans les bétons du *Parvis* et de la *Terrasse des arts*, de même que les longs linéaires des anciens cavaliers de la mine devenus chemins, génèrent autant d'interfaces où peut se glisser une flore spécialiste des marges, des interstices et des fissures. Il n'est pas jusqu'aux lisières du parc qui n'aient une végétation propre aux écotones, cortège d'arbres, de lianes et d'arbustes émergeant des remblais. Amples ourlets en limite des cités adjacentes, elles exhibent leur diversité dans une palette de couleurs automnales où les rouges, les jaunes et les verts se marient harmonieusement.

En cette fin octobre, les arbres prennent ainsi le relais des vivaces, dont les floraisons sont terminées. Seules certaines retardataires ponctuent encore les massifs d'un jaune discret qui se perd dans les bruns dominants. Achillées, millepertuis perfoliés, œnothères, ajoncs acérés, molènes... laissent traîner quelques fleurs, comme pour nous rappeler qu'il y a peu de temps encore ils étaient éclatants de couleur.

Peut-on dire pour autant que c'en est fini pour elles de la « belle » saison ?

Ce serait oublier que les fruits vont naître des fleurs fanées. Sans nul doute l'étape la plus importante du cycle de vie des plantes. Plus tard elles prendront un repos hivernal bien mérité après tant d'énergie dépensée.

Se reproduire et disperser ses semences, coûte que coûte, pour permettre à l'espèce d'aller plus loin, vers d'autres territoires, vers un ailleurs inconnu, est un des grands enjeux du règne végétal rendu possible par l'acquisition de la graine il y a environ 350 millions d'années. Les plantes sont depuis en perpétuel mouvement, en perpétuel exil et pourtant fixées au sol, enracinées dans leur milieu.

Façade est du
Pavillon de verre.

Sur les 20 hectares du Parc Musée, les jardiniers accompagnent chaque jour ces dynamiques mises en projet par Catherine Mosbach, la paysagiste du jardin. « Quand on livre un projet, dit-elle, ce n'est que le début des processus de transformations et d'installations¹. »

1. Catherine Mosbach et Agnès Daval, « De sol, d'air, d'eau sous photons », *Projets de paysage*, n° 14, 2016 [en ligne].

Ainsi, tout un cortège de rudérales, des plantes spontanées affectionnant particulièrement les sols anthropisés de l'ancienne mine, a progressivement investi les massifs fleuris et les prairies à fauches tardives. Les vipérines (*Echium vulgare*), les molènes floconneuses (*Verbascum pulverulentum*) et bouillons-blancs (*Verbascum thapsus*), la tanaïsie (*Tanacetum sp.*), le compagnon blanc (*Silene latifolia*) et maintes autres s'y ressemblent sans que les visiteurs n'y trouvent rien à redire. Sauf peut-être quand ce sont des orties (*Urtica sp.*)... Est-ce pour nous obliger à les considérer avec plus de bienveillance que les jardiniers ont installé un banc au cœur d'un massif de ces Urticacées urticantes ? La racine commune aux deux mots, du latin *urticare*, piquer, pourrait suffire à justifier leur éradication du jardin si l'on ne mettait en balance leur rôle en faveur de la biodiversité. Les orties, ces soi-disant mauvaises herbes qui sont bonnes à consommer et riches en vitamines de surcroît, sont, entre autres, les plantes-hôtes de nombreux papillons au stade larvaire. Pour les Vulcains, les Paons du jour, Petites Tortues, Robert-le-Diable, ou encore les Cartes géographiques, les orties sont de précieux refuges.

De même avons-nous du mal à considérer comme bénéfiques ces immenses lierres qui grimpent vigoureusement dans les plus vieux arbres du parc. Leur solide réputation de parasites (ce qu'ils ne sont pas) nous fait souvent oublier que, grâce à leur cycle de vie décalé, fleurissant généreusement à l'automne, les lierres représentent une véritable aubaine pour les insectes à une saison où le pollen se fait rare. Sans parler de leurs inextricables ramifications, confortables abris pour les nidifications.

Dans ce paysage aux sous-sols très contraints, tout type de végétation n'est cependant pas bienvenu partout, les arbres aux systèmes racinaires profonds, notamment. Aux abords du bâtiment et sur l'ancien carreau de mine où les sols sont fragiles, les jardiniers répriment alors les tentatives d'expansion des plus opportunistes. Sans cela, robiniers (*Robinia pseudoacacia*) ou encore érables, sycomore ou champêtre (*Acer pseudo-platanus* et *A. campestre*), en profiteraient pour se faufiler rapidement dans les massifs et prendre place. Ces pionniers sont des champions de la dispersion. À voir l'abondante fructification des érables, on se dit que si les jardiniers n'y prennent garde, l'érablière n'est pas loin.

La place de ces arbres dans le Parc Musée n'en est pas moins importante.

Ce sont eux qui accueillent les visiteurs à l'entrée principale après avoir franchi le dédale d'euphorbes (*Euphorbia characias*) de la *Grande esplanade*. Gardiens symboliques du site, ils veillent sur les vestiges du puits de la fosse n° 9 depuis son abandon en 1960.

Plus loin ce sont encore les robiniers et les érables qui peuplent le *Bois pionnier* en compagnie des bouleaux (*Betula sp.*) aux troncs si beaux, des charmes (*Carpinus sp.*), des tilleuls à grandes feuilles (*Tilia platyphyllos*), des merisiers (*Prunus avium*), et de quelques jeunes chênes (*Quercus sp.*). Des chênes encore discrets, tapis dans les sous-bois, cependant prêts à en émerger d'ici quelques décennies, pour esquisser une future chênaie. Alors, le nom du bois devra changer.

On le sait, dans la nature aucun cycle n'est fermé, tout va de l'avant, sans retour en arrière. Il n'y a pas d'état d'origine. Toutes les organisations du vivant, quel que soit leur niveau de complexité, sont ainsi en perpétuelle dynamique, instables, suivant une transformation progressive, en général vers un plus haut degré de maturation². Nous sommes bien loin du paysage minier d'antan, ou de la friche qui lui a succédé, bien loin aussi du vaste champ de boue des premiers jours du Musée Parc. Pourtant, chacun a nourri l'histoire qui s'écrit aujourd'hui et y a laissé sa trace. Il s'agit alors, « non pas

2. Véronique Mure et Pauline Frileux, « Apprendre à voir, apprendre à faire, les dynamiques du vivant dans le projet de paysage », *Les Carnets du paysage*, n° 40 : « Vivants d'abord », mai 2022, Éd. Actes Sud et École nationale supérieure de paysage (ENSP), p. 26-35.

de retrouver un monde dans sa nature première, mais une réalité en transformation, transitoire et historiquement marquée³. »

En attendant qu'advienne la chênaie, ou pas... toute une petite faune profite du vaste chaos du *Bois pionnier*. Qui se réfugie sous le couvert des arbres, qui s'abrite dans les ronciers, qui se glisse dans les cavités des troncs sénescents, ou dans les interstices des tas de bois en décomposition. Oiseaux, renards, écureuils, abeilles, papillons, punaises, escargots, champignons et insectes xylophages (mangeurs de bois) trouvent là un gîte mais aussi de quoi se nourrir. Les oiseaux en particulier. Bien sûr, après le 11 octobre, à cause du diable, les mûres sont immangeables, tout le monde le sait, mais quantité d'autres petits fruits sont à leur disposition. Les prunelles des épines noires, les cenelles des aubépines, les cynorrhodons des rosiers sauvages les approvisionneront jusqu'à l'hiver. Un bénéfice partagé car toutes ces espèces végétales consommées seront ensuite disséminées plus loin, formant de nouveaux paysages.

Pour Catherine Mosbach, le *travail du temps* est une composante essentielle de la valeur paysagère⁴. Ce que le paysagiste Gilles Clément nomme la « préséance du vivant⁵ ». Au quotidien, les jardiniers font avec. Bien loin du laisser-faire, une telle posture nécessite non seulement de connaître très précisément la flore présente, mais aussi de faire des choix tout en gardant une certaine dose d'incertitude. Un jardinage par soustraction respectueux de l'écologie de chaque espèce. Facile à dire, pas si simple à appliquer. En 1992, l'écologue allemand Heinz Ellenberg établissait un indice d'optimum écologique des espèces, basé sur le fait que les plantes *ne poussent pas au meilleur endroit pour elles. Elles poussent là où les compétiteurs et les prédateurs leur permettent de pousser⁶*. Cette règle pourrait-elle s'appliquer aux relations que les jardiniers tissent avec la végétation du parc ? Un jeu de cache-cache en fait. Ceux-ci en ont fait l'expérience avec la délicate astragale à feuilles de réglisse (*Astragalus glycyphyllos*), une espèce protégée de la région Hauts-de-France. Cette grande herbacée vivace de la famille des Fabacées, affectionnant les sols plutôt secs et calcaires, a en effet migré hors du secteur dans lequel elle était précieusement conservée à l'abri des piétinements. Sans demander son reste, elle est allée s'installer ailleurs, échappant ainsi à des fauches répétées.

Preuve, si besoin est, qu'une attention au moindre détail est requise.

Encore plus discret, tout un peuple de champignons, de mousses et de lichens participe, lui aussi, à la vie du parc. Dès 2012, Catherine Mosbach avait engagé des études sur les mousses venues dans les joints générés par son projet. « Dissoudre les limites entre minéral et végétal, entre architecture et paysage, nous a conduits à chercher du côté des processus de prolifération de mousses, dit-elle. Ce sont ces mêmes mousses qui investissent les joints laissés ouverts par le béton ou l'asphalte⁷. »

Aujourd'hui, c'est au mystérieux groupe des lichens que les jardiniers s'intéressent particulièrement. On connaît le potentiel bio-indicateur de la qualité de l'air de ces étranges organismes. Au cours d'un récent inventaire⁸, l'Association française de lichénologie a ainsi identifié 17 espèces corticoles (qui poussent sur écorces) et 2 espèces saxicoles (sur roche), dont essentiellement des espèces nitrophiles. Une colonisation relativement faible, probablement due à la jeunesse des arbres, avec cependant quelques espèces qualifiées de « non négligeables ».

Qu'en conclure alors ? Si ce n'est qu'ici chaque arbre, herbe, vivace, arbuste, liane, mousse, lichen, champignon, insecte, oiseau, petit rongeur..., sans oublier chaque jardinier et chaque visiteur, tout le Vivant sans exception, fait Parc, en partage.

3. Gilles A. Tiberghien, *Paysages et jardins divers*, Paris, Éd. Mix, 2008.

4. Denis Delbaere, « Au bord du trou. Jalons pour une archéologie prospective du paysage. À propos de deux projets de Catherine Mosbach », *Les Carnets du paysage*, n° 27 : « Archéologies », hiver 2015, p. 13-25.

5. Gilles Clément et Coloco, *Devenir jardinier planétaire. La préséance du vivant*, Montreuil, Civic City / Zurich, Lars Müller, 2024.

6. Heinz Ellenberg, H.E. Weber, R. Düll et al., *Zeigerwerte von Pflanzen in Mitteleuropa (Indicator Values of Plants in Central Europe)*, Göttingen, Goltze, coll. « Scripta Geobotanica », 2^e éd., 1992.

7. C. Mosbach et A. Daval, « De sol, d'air, d'eau sous photons », art. cité.

8. Jean-Pierre Gavériaux et Chantal Van Haluwyn, *Lichens du Parc arboré du Louvre-Lens*, Association française de lichénologie, 12 juin 2023.

Double page suivante
Vue par drone du parc.

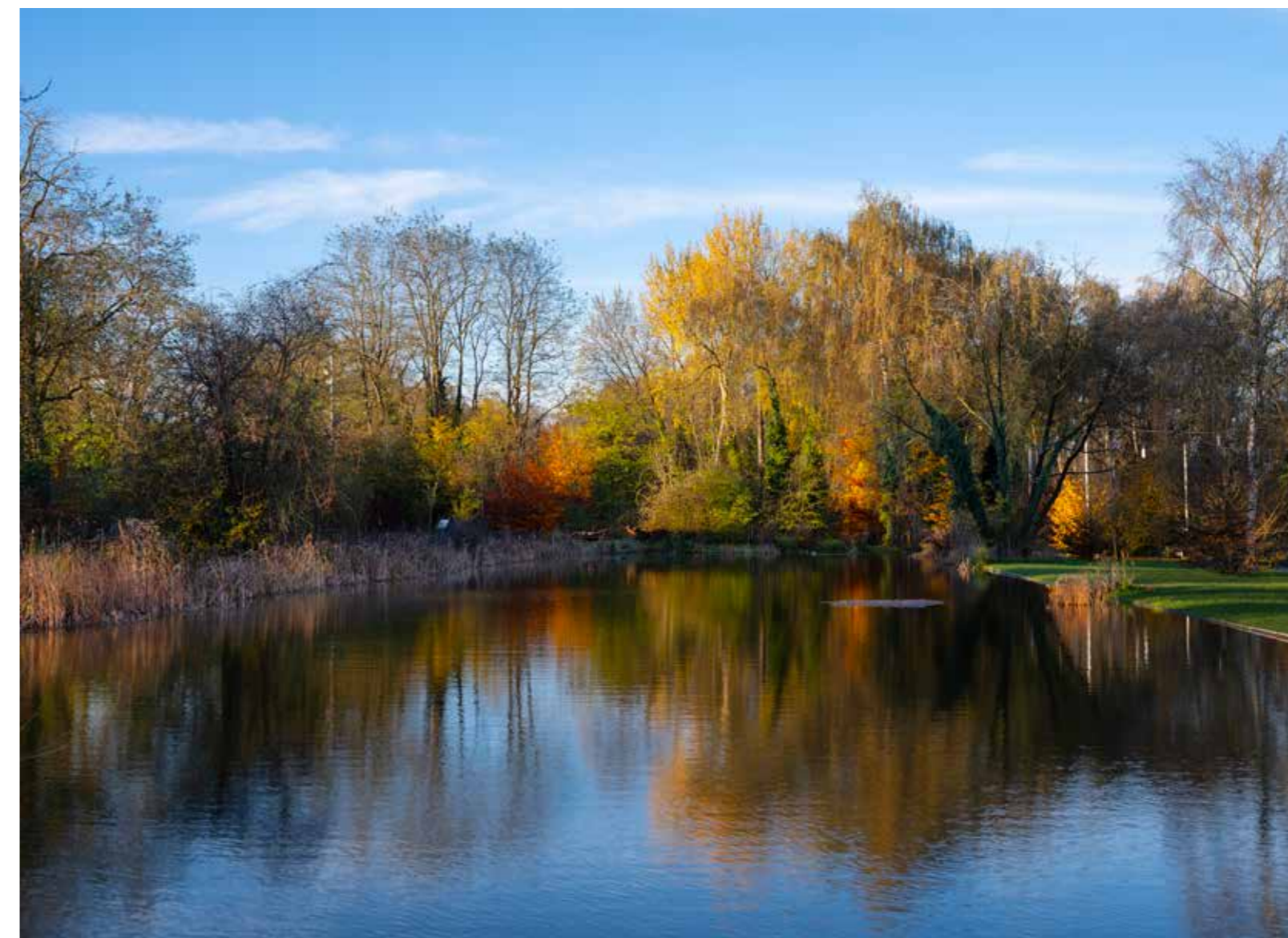




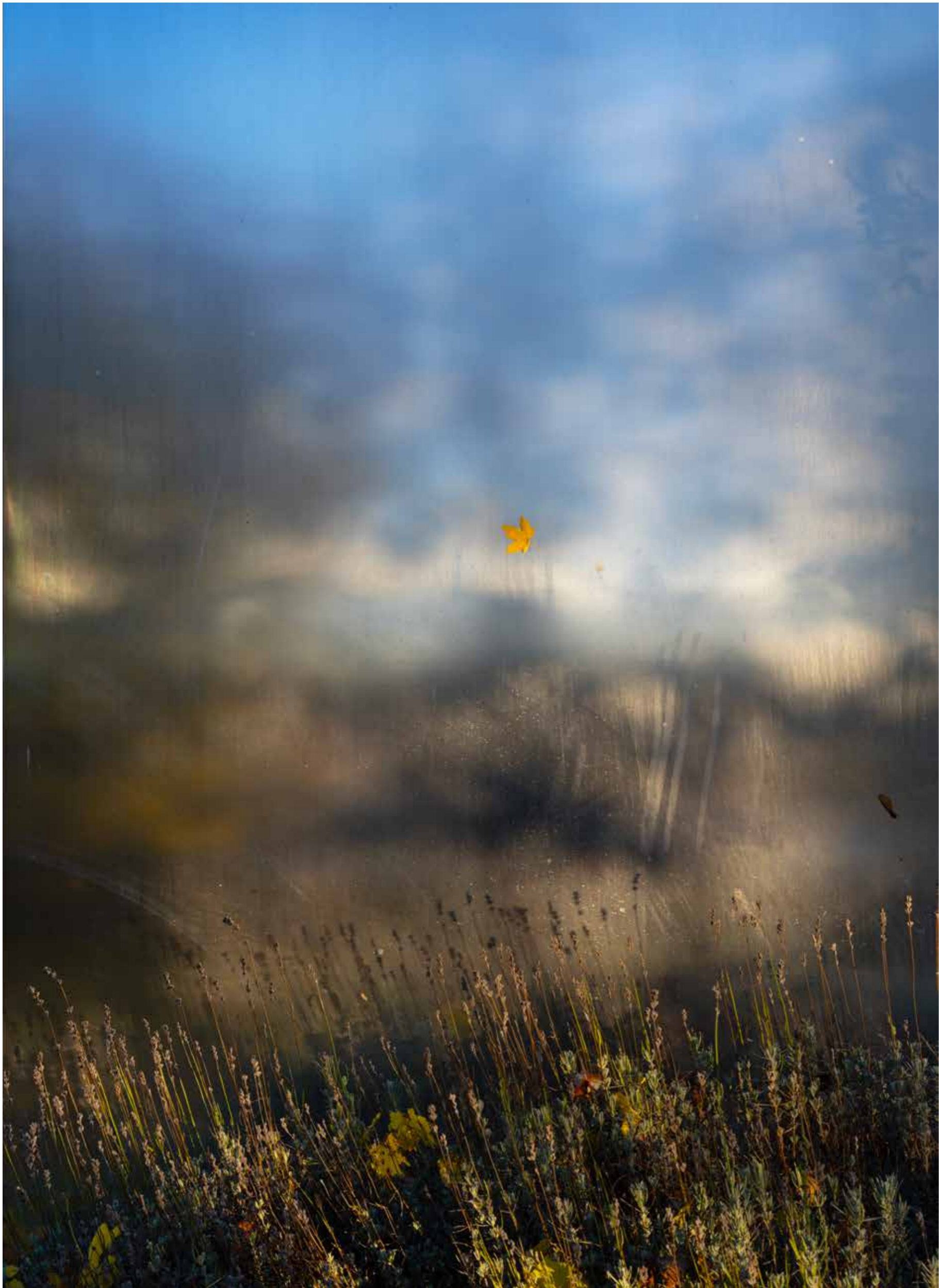
Vue partielle sur le bassin, avec le Louvre-Lens en arrière-plan.

Page de droite
Vue partielle sur le bassin dans le parc du Louvre-Lens.

Double page suivante
Vue partielle sur le bassin, avec les terrils de Loos-en-Gohelle en arrière-plan.



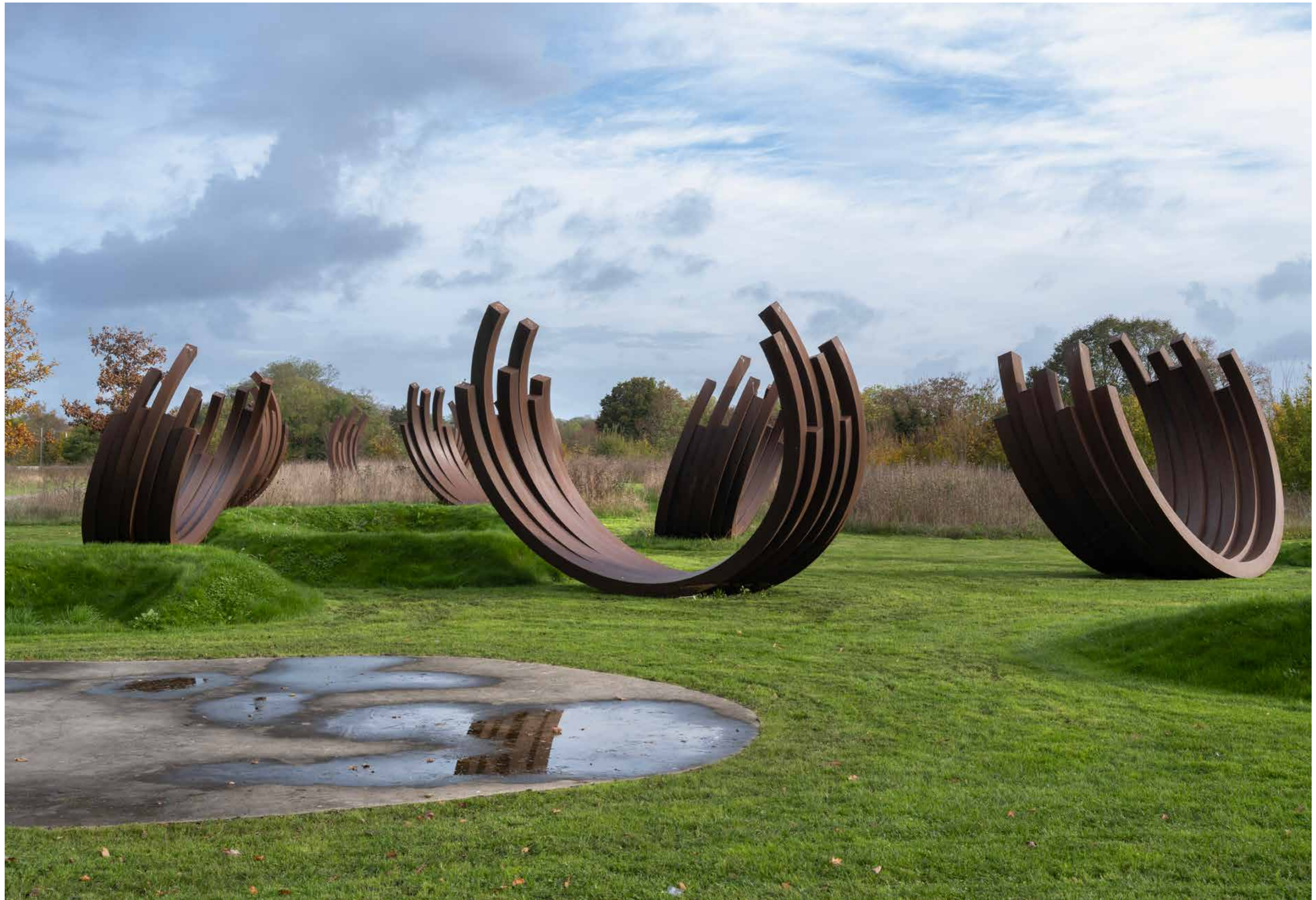




Page de gauche
Végétaux devant une des façades
du Louvre-Lens.

Végétaux devant la façade sud
de la Galerie du temps.

Double page suivante
Bernar Venet, *Désordre*, 2013.
10 groupe d'arcs monumentaux
en acier Corten présentés
dans le parc du Louvre-Lens.





Ci-contre de haut en bas
Niki de Saint-Phalle,
Obélisque bleu avec fleurs, 1992,
parc du Louvre-Lens.

Collectif Artimuse, *In Ovo*, 2024,
parc du Louvre-Lens.

NEON, *Shiver House V2*, 2022,
parc du Louvre-Lens.

Page de droite
Françoise Pétrivitch, *Tenir*, 2018,
parc du Louvre-Lens. Première
œuvre pérenne du parc, réalisée
dans le cadre de l'action « Nouveaux
commanditaires » de la Fondation
de France avec l'accompagnement
d'Artconnexion pour sa production
et le soutien de la Ville de Liévin, du
département du Pas-de-Calais et de
la Fondation Daniel et Nina Carasso.

